

Marie Vrinat-Nikolov, Krassimira Tchilingirova

Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre tradition nationale et innovation par la traduction

I. Introduction

LA DIALECTIQUE ENTRE LA TENTATION du retour à la tradition et l'innovation grâce à la traduction d'œuvres tirées du polysystème littéraire européen caractérise le développement de la littérature bulgare aux moments cruciaux de son histoire, depuis sa fondation au IX^e siècle par le biais de la traduction des textes sacrés et de la littérature byzantine, jusqu'à nos jours. Nous aimerions ici étudier la position occupée par la littérature traduite au sein du système littéraire bulgare et les modalités concrètes de transfert culturel des littératures européennes (principalement russe, française et allemande) à trois moments clef de l'histoire littéraire bulgare: au XIX^e siècle, époque du Réveil national (moment où cette «jeune» littérature se construit après cinq siècles d'occupation ottomane qui l'ont isolée des autres littératures européennes et édifie des canons littéraires européens); au début du XX^e siècle où émerge une volonté d'innover, de créer un nouveau répertoire, de nouveaux moyens d'expression, un nouveau langage poétique, bref d'eupéaniser une littérature ressentie comme dépassée et provinciale; enfin, sous le régime communiste, marquée tout d'abord par l'adoption du réalisme-socialiste (à l'instar du système soviétique, la littérature s'enferme et ne traduit quasiment

VRINAT-NIKOLOV Marie, TCHILINGIROVA Krassimira, «Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre tradition nationale et innovation par la traduction», *RiLUnE*, n. 4, 2006, p. 19-35.

que du russe), puis, à partir du dégel de 1956, par une pénétration de la littérature occidentale interdite auparavant ainsi qu'une ouverture notable de la littérature bulgare sur les littératures européennes. C'est sur cette dernière période que nous mettrons l'accent.

II. Naissance d'une littérature moderne par la traduction: la traduction sous le Réveil national (fin XVIII^e siècle-1878)

Le Réveil national bulgare (1762-1878) est une période particulièrement importante pour l'histoire de la traduction, mais aussi de la littérature en Bulgarie. C'est le moment d'une prise de conscience culturelle et ethnique, d'une volonté clairement affirmée de rapprochement avec l'Europe, portées par la foi caractéristique des Lumières en l'instruction et en la raison, pour le progrès et la civilisation, dans les territoires bulgares qui se trouvent depuis 1396 sous la domination ottomane et font donc partie de l'Empire ottoman. L'une des spécificités culturelles de cette période riche en débats intellectuels est le rôle, à la fois compensateur et formateur (les critiques, comme Lekov, Andreeva, Aretov parlent de «laboratoire expérimental»), joué par la traduction d'œuvres étrangères, surtout à partir de 1840: elle compense la pauvreté en œuvres originales, encore fortement marquées par l'empreinte religieuse caractéristique de la période médiévale, forme le goût du public, crée en lui le désir de lire, l'habitude à d'autres formes et thèmes littéraires, éveille sa curiosité à l'égard de l'étranger; enfin elle permet aux auteurs de «se faire la main», avant de donner naissance aux premières œuvres écrites en bulgare. Elle permet également dans un premier temps de compenser le manque de manuels et livres scolaires dans un système éducatif en pleine création.

Que traduit-on sous le réveil national? Grâce au répertoire complet établi par Manjo Stojanov en 1957, on le sait précisément¹. On traduit surtout la littérature française, puis russe et allemande, grecque (antique, byzantine et moderne); derrière elles viennent les littératures américaine et anglaise, mais aussi serbe, roumaine, tchèque, polonaise, hongroise, italienne, orientales, latine et espagnole. Le plus souvent, ce sont des revues qui publient ces traductions. En ce qui concerne le type d'ouvrage traduit, ce qui domine largement, c'est la littérature didactique prise au sens large – manuels d'arithmétique, grammaire, histoire, géographie, sciences naturelles, chimie, économie politique,

¹Pour plus de détails concernant la traduction en Bulgarie à l'époque du Réveil national et du début du XX^e siècle, on peut consulter l'ouvrage de Marie Vrinat-Nikolov cité dans la bibliographie.

Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre tradition nationale et innovation par la traduction

éducation des enfants, etc. – avec, là encore une prédominance des textes français, comme l'*Histoire naturelle* de Buffon, traduite par Šopov, divers discours de Gambetta (nom du traducteur non mentionné), *L'Éducation en Angleterre* de Taine, traduite par Karavelov, mais aussi allemands, russes et américains.

En ce qui concerne la littérature de fiction (romans, drames et poésie), on a souligné la grande popularité des œuvres sentimentales surtout dans les années 50 du siècle, mais le Réveil national est aussi une période de traduction d'auteurs importants et contemporains ou quasi contemporains. Granitski traduit *Paul et Virginie*, ainsi que *La Chaumière indienne* de Bernardin de Saint Pierre, édités à Constantinople; Šopov traduit *Atala* de Chateaubriand pour la revue *Vek*; *Les Aventures de Télémaque*, de Fénelon, font partie des premières œuvres traduites en bulgare (par Piperov); de Hugo, ce sont différents discours qui sont traduits, pas encore ses romans ou poèmes; Balabanov traduit *La mare au diable* de George Sand, éditée à Constantinople; divers poèmes de Goethe ou Heine sont adaptés plutôt que traduits (par les écrivains Petko Slavejkov et Karavelov); *Taras Boulba* de Gogol est traduit par l'homme de lettres Nešo Bončev; les romans sentimentaux de Karamzin, adaptés en bulgare par Gruev, Zaxariiev, ont un succès durable; Muteva, Karavelov et Slavejkov adaptent plusieurs fables de Krylov; c'est aussi Slavejkov qui adapte des poèmes de Pouchkine; dans le domaine anglais, mentionnons que *Robinson Crusoe* de Defoe fut la première œuvre traduite en bulgare, par Bogorov, retraduite par Gruev puis par Slavejkov; la première partie du *Paradise Lost* de Milton est traduite par Blăskov; Ivan Slavejkov, l'un des fils de Petko Slavejkov, traduit *Julius Caesar* de Shakespeare, etc.

La traduction est donc naturellement appelée à jouer un rôle central, comme en témoigne le développement de la prose originale et de la prose traduite au XIX^e siècle: si, durant les premières décennies, la prose traduite "cohabite" avec une prose nationale aux formes anciennes (folklore, *damaskini*, littérature religieuse, recueils à contenu mixte, etc.); peu à peu, la prose traduite devient le centre de la vie littéraire et relègue la littérature nationale au second plan. A partir de 1845-50, on voit apparaître une poésie originale, tandis que le théâtre se développe considérablement, à partir d'œuvres traduites dans un premier temps. C'est de la fin des années 60 que datent les premières œuvres en prose écrites en bulgare, qui restreignent peu à peu l'importance de la prose traduite. Après les années d'intense adaptation (ou bulgarisation), entre 1850 et 1860, la traduction finit par acquérir la place qu'elle a aujourd'hui.

Dans ce contexte, le texte original est un instrument de connaissance que l'on peut modifier, voire parfaire, bref adapter (voir Andreeva, Trendafilov, Aretov, Manolakev): c'est le cas de *La crue du Rhin*, de Von Schmidt, devenue dans la traduction faite par Bobčev, *La crue du Danube*, où tous les héros reçoivent un nom bulgare. L'exemple le plus frappant est sans doute celui de *Nevjanka, boljarska dašterja* («Nevianka, fille de boyard»), de Karamzin (dans l'original l'héroïne s'appelle Natalia), adaptée en 1867 par Zaxariev et revue par Petko Slavejkov. Cette œuvre eut un tel succès en Bulgarie qu'elle fut rééditée en 1872 et 1883. Or, dans *Nevjanka, boljarska dašterja*, non seulement tous les noms propres et géographiques, la réalité et les référents culturels sont bulgarisés mais l'action est aussi transposée au second royaume bulgare et le passé est exalté, la ligne patriotique ressort clairement: une opposition se dessine entre les Bulgares de l'époque médiévale, qui se comportaient en héros, et leurs descendants hellénisés qui ont oublié leur histoire.

Il est courant également de traduire par l'intermédiaire de deux, voire trois ou quatre langues différentes; enfin, le plus souvent, ni le nom de l'auteur ni celui du traducteur ne sont explicitement indiqués: Bogorov traduit en 1849 *Robinson Crusoe* à partir de la traduction en grec d'une version allemande de l'œuvre et Pavlovič traduit en 1844 *Izgubeno dete* («L'enfant perdu») à partir de la traduction en grec de la traduction en français de l'œuvre de l'Allemand Von Schmid.

Lorsqu'en 1878 la Bulgarie est libérée de la domination ottomane, grâce à cette intense activité de traduction elle a pu commencer à produire une littérature de type moderne et diversifié, avec les genres communs aux littératures européennes. L'enjeu du siècle suivant sera de substituer aux critères utilitaires et à un esprit ethnocentrique des exigences esthétiques et l'affirmation du moi créateur.

III. La traduction au service d'une littérature moderne et européenne au début du XX^e siècle

En 1878, la libération de la Bulgarie, à l'issue de la guerre russo-turque, met fin à la longue occupation ottomane qui l'a isolée de l'Europe et de ses grands mouvements économiques, sociaux et culturels. On assiste alors à ce que plusieurs historiens qualifient de «développement accéléré» (Gačev), caractérisé par une soif de rattraper le temps perdu dans tous les domaines, y compris culturel, d'où la prolifération de revues littéraires ou scientifiques. Mais cette libération engendre aussi des crises sociales et politiques. Dans ce contexte de mal de siècle, des intellectuels, déçus par la vie politique et la littérature contemporaines, accordent à la traduction un rôle de

Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre tradition nationale et innovation par la traduction

premier plan pour préparer le terrain au renouveau littéraire caractéristique du début du XX^e siècle: ce renouveau est lié au rejet d'un certain type de littérature ressenti comme dépassé, à l'aspiration d'intégrer de nouveau la Bulgarie aux grands courants et mouvements culturels modernes de l'Europe et d'élever le niveau spirituel de tout un peuple. A la littérature d'idées, ils opposent la notion de littérature pour la littérature et revendiquent l'exaltation de l'individu dans ce qu'il a d'universel, la liberté du créateur.

Au début des années 90, le cercle littéraire qui se forme autour de la revue *Misāl* (et qui en porte le nom), fondée en 1892 par le docteur Krāstev, regroupe quatre fortes personnalités, talentueuses chacune dans son domaine, qui jouent un rôle de premier plan dans la revendication d'une littérature moderne, synchronisée avec les courants européens contemporains (notamment symbolistes, français et russe): le mentor du groupe, le critique Krāstev, le poète, critique et traducteur Penčo Slavejkov, les poètes et dramaturges Todorov et Javorov. Pour schématiser, on peut dire qu'ils appellent à dépasser le réalisme caractéristique de la littérature bulgare de la génération précédente et prônent le culte du moi et le droit à une écriture individualiste et individualisée, qui ouvrira la voie au symbolisme dans les années suivantes. C'est ainsi que rebondit au début du XX^e siècle en Bulgarie la querelle des Anciens et des Modernes. La plupart des jeunes talents de l'époque ont été formés à l'étranger, principalement en France, Allemagne et Russie, et ils en reviennent fourmillant d'idées nouvelles. Les débats, dont la presse se fait l'écho, sont alors déplacés: les écrivains ne s'opposent plus entre eux au nom de leurs idées politiques mais de leurs conceptions littéraires et *esthétiques*, et, dans ces débats, la traduction (en priorité des littératures russe, allemande, française et anglaise) est encore appelée à jouer un rôle de premier plan.

De fait, si l'on examine le contenu des fascicules de la revue *Misāl*, l'ampleur et la richesse de sa rubrique «Traductions» sont impressionnantes, de même que le choix exigeant aussi bien des œuvres que des traducteurs qui, en général, traduisent directement à partir de la langue originelle. A côté des classiques antiques (Sophocle, Lucien), on trouve également les auteurs européens les plus modernes (Baudelaire, Verlaine, Loti, Alphonse Daudet, Ibsen, Maeterlinck, Strindberg, Nietzsche, Heine) sans oublier Dante, Milton, Shakespeare, Tennyson, Uhland, Goethe, Tourguéniev, Gogol, Poe, Hugo, Vigny, Musset, etc. Il arrive – quoique rarement – que le nom du traducteur soit omis, un peu moins rarement que la langue à partir de laquelle telle ou telle traduction a été effectuée ne soit pas indiquée, mais, dans

l'ensemble, le lecteur dispose de toutes les informations et l'on voit se forger des critères et des exigences de rigueur et de qualité (condamnation de la transposition-adaptation, de la traduction indirecte, de l'inexactitude) exprimés avec de plus en plus de fréquence et d'insistance dans les rubriques de la revue consacrées à la parution de telle ou telle traduction.

On peut donc constater un hiatus entre une pratique encore peu respectueuse du texte et de l'auteur traduits et des critiques de plus en plus acerbes et précises pour la dénoncer. De manière générale, si l'on bulgarise moins (presque toujours les noms propres cependant), on continue à beaucoup traduire par l'intermédiaire d'une autre langue (si ce n'est deux!): c'est le cas, par exemple, de Trifonov qui traduit de Shakespeare *Coriolanus*, *King Lear*, *Hamlet*, *Macbeth* et *Romeo and Juliet* entre 1888 et 1907 à partir d'une traduction en russe, avec l'effort louable de les donner en vers. Ou encore du *Paradise Lost* de Milton, traduit en 1888 par Vojnikov à partir d'une traduction russe réalisée elle-même à partir de la traduction française de l'abbé Delille (elle-même plutôt adaptation que traduction). Durant tout le XIX^e et la première moitié du XX^e siècle, le très populaire *Robinson Crusoe* de Defoe est traduit tout à tour à partir du grec, du russe et de l'allemand. On pourrait ainsi multiplier les exemples, ils ne manquent pas. D'autre part, la langue à partir de laquelle on traduit (le plus souvent le russe) ne semble pas toujours bien comprise ni maîtrisée; quand à la langue cible, elle est souvent truffée de turcismes, de russismes, mots dialectaux et archaïques, expressions littérales, registres différents, ce qui fait qu'un grand nombre de ces traductions ont vite vieilli. On continue à sabrer, enlever, ajouter, commenter le texte traduit, et le nom de l'auteur (plus rarement celui du traducteur) peut ne pas être mentionné.

Les préfaces, beaucoup plus nombreuses qu'à l'époque du Réveil national, pour ne pas dire quasi-systématiques (de même que sont très fréquentes les remarques érudites, en bas de page ou en fin de texte, pour éclairer le texte) sont en général une présentation de l'auteur et du texte traduits, très rarement des remarques sur le projet de traduction, si ce n'est pour demander l'indulgence du lecteur (un *topos* hérité du Moyen Age).

Dès 1907, un nouveau courant se dessine dans la littérature bulgare, le symbolisme. Jusqu'à la première guerre mondiale, il n'a pas encore de plateforme théorique bien définie; il faut attendre pour cela la création de la revue *Zveno* (1914), qui rassemble quasiment tous les créateurs qui se réclament du symbolisme, tout en restant ouverte aux autres créateurs. Une part importante est consacrée aux symbolistes

Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre tradition nationale et innovation par la traduction

étrangers, traduits par leurs collègues bulgares, désireux de les faire connaître au public: Baudelaire, Verlaine, Nerval, Mallarmé, Maeterlinck, Verhaeren, Samain, Moréas, Von Hofmannsthal, Dehmel, et bien d'autres. On doit les textes théoriques les plus importants de cette époque sur le symbolisme à Geo Milev, poète, peintre et traducteur: ce sont autant de manifestes et d'appels à dépasser les chaînes de la tradition, du passé, à puiser à la source que doit être l'âme même du poète, l'âme moderne qui est universelle, à s'appuyer non sur la logique, mais sur l'intuition.

La période de l'entre-deux-guerres se caractérise par la montée des avant-gardes (expressionnisme, de loin le plus influent, «diabolisme», futurisme, dadaïsme, imaginisme, cubisme, etc.), la vitalité, la diversité et la richesse de la vie littéraire, innovations permises et facilitées, une fois de plus, par la traduction des auteurs les plus marquants de ces courants en France, Italie, Allemagne principalement. Et si, à leurs débuts, les revues avant-gardistes éditées par Geo Milev, *Vezni* (1919-1923), puis *Plamăk* (1924-1925) consacrent un bon nombre de leurs pages à faire connaître en Bulgarie les auteurs étrangers les plus modernes (Briussov traduit par les poètes Xrelkov et Ljudmil Stojanov, Verhaeren traduit par Milev qui traduit également des poèmes de Verlaine, de Heine, Dehmel, Blok, Hölderlin; «The Raven» de Poe traduit par Mixajlov), elles sont de plus en plus une tribune de choix pour les modernistes bulgares (Milev, Mutafov, Rajnov, Lamar) que ces traductions ont contribué à former. De même que dans les numéros de *Misăl*, quelques décennies auparavant, c'est une œuvre importante de traduction des courants modernistes russe et européen qui est effectuée surtout dans les pages de *Vezni*.

L'instauration du régime communiste devait arrêter cet élan créateur pour une longue période de presque cinquante ans.

IV. Traduction et canon littéraire national sous le totalitarisme (1944-1989)

Les années 1944–1989 marquent dans l'histoire bulgare la période dite «communiste» qui renferme tous les domaines de l'art dans une réalité idéologique qui centre la littérature nationale sur elle-même ou l'apparente à la littérature soviétique. La traduction, alors, se met au service de la littérature nationale et plus précisément au service du canon idéologique. Même si les dirigeants clament l'ouverture culturelle, celle-ci est expressément orientée vers une seule direction. Pourtant, à la fin de la période, les traducteurs commencent à introduire des œuvres étrangères selon le critère du «nouveau» et du «moderne» dans la littérature européenne.

IV.1. L'instauration du canon communiste et la traduction dans la Bulgarie stalinienne (1947-1956)

Ce que nous appelons le canon dans tous les domaines de la création artistique est un ensemble de règles, d'exigences et de tendances imposé avec l'avènement du régime communiste. Nous tenterons de comprendre l'impact qu'il a eu sur les lettres bulgares. Le reflet direct de cet état de choses est un enfermement dans toutes les sphères de l'activité artistique, toute création étant désormais assujettie au service du Parti qui dicte les priorités, les tendances et les règles. Dans la littérature, c'est le principe du réalisme socialiste qui prédomine à partir de 1948². Les écrivains se voient imposer des thèmes et des sujets exigés, tels l'héroïsme dans la lutte antifasciste ou le développement de l'homme socialiste. Ainsi, sur les lettres bulgares de cette période règne une esthétique politique qui très vite bipolarise la littérature en glorieuse ou décadente, en officielle ou interdite. Dans le dynamisme du processus littéraire, le modèle de création est dicté par la littérature soviétique.

Nous avons choisi d'analyser la politique de traduction des œuvres russes et françaises pendant cette période pour diverses raisons: d'abord ces deux cultures, comme on l'a vu, ont formé les lettres nationales et elles ont été les deux principaux modèles de traduction; la seconde raison est d'ordre méthodologique. Ces deux écoles représentent deux pôles opposés (littérature socialiste / littérature capitaliste) dans la conception littéraire de la période communiste: l'une (la russe) étant le modèle à suivre, préconisé par l'idéologie, et l'autre (la française) étant étrangère, faisant partie du camp de l'ouest, donc de «l'ennemi», si l'on exclut les auteurs communistes loués par la presse de l'époque. En ce sens, nous essayerons de comparer le comportement adopté par les traducteurs et les rédacteurs envers ces deux écoles littéraires et de voir l'impact qu'a eu sur elles le canon artistique de l'époque.

La littérature bulgare suit les changements politiques de l'avènement communiste et, suivant son modèle idéologique, ne traduit quasiment que du russe. Or, la réception de la littérature russe est soumise elle-même à des critères idéologiques et, de ce fait, certains auteurs ou certaines œuvres se voient prohibés. L'intérêt est porté vers les ouvrages russes créés après la révolution d'Octobre (1917) ou vers ceux qui exploitent le thème de la deuxième Guerre Mondiale, et l'esprit révolutionnaire sera un des critères dominants de valeur

² Pour plus d'information sur le réalisme socialiste voir Vrinat-Nikolov, M, 2004

Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre tradition nationale et innovation par la traduction

littéraire. Selon Meteva, traductrice du russe et critique de la traduction, le principe sociologique dans le choix des textes et des auteurs à traduire enlève de la palette artistique les représentants de l'art pour l'art, de différents courants modernistes, ainsi que les écrivains de l'immigration ou bien ceux qui ne suivent pas les principes du Parti (voir Meteva 2001: p. 17). Il existe une politique de sélection qui est préalablement faite par les rédacteurs (ou les membres du Parti qui sont infiltrés à cette époque à tous les niveaux institutionnels), et les textes, ou les auteurs, à traduire sont imposés. Si auparavant c'étaient les traducteurs qui choisissaient selon leurs affinités avec tel ou tel auteur, courant littéraire ou ouvrage, à cette période-là on parle de traduction de commande (telle était aussi la pratique pour les écrivains nationaux).

Ces exigences concernent non seulement les auteurs russes contemporains, mais aussi les anciens. Il faut rappeler ici que les classiques russes ont déjà été presque entièrement traduits pendant les années précédentes ou, au moins, ils sont représentés avec des genres et thématiques assez variés, ce qui peut donner une image plus au moins complète de leur œuvre. Pendant la période stalinienne on fait souvent rééditer des traductions déjà existantes. Ce qui importe c'est de représenter les classiques, mais sous l'angle de l'idéologie en vigueur. La poésie de Pouchkine, par exemple, selon Meteva (*ibid.*) revient seulement avec quelques ouvrages qui ciblent avant tout sa poésie à teneur révolutionnaire et citoyenne. C'est sans doute dans la prose que les partisans de la nouvelle idéologie trouvent leurs modèles. Ainsi Tourgueniev, Gogol et Tolstoï³ deviennent les auteurs les plus traduits. Il y a bien évidemment des inconvenances: pendant cette période et jusque dans les années 50, on ne traduit pas Dostoïevski à cause des suggestions antirévolutionnaires dans son roman *Les démons* (*Besy*).

Quant aux poètes modernes c'est Blok qui revient mais, évidemment, avec des poèmes imprégnés de teneur révolutionnaire comme, entre autres, *Les douze* (*Dvenadzat'*)⁴.

Les traductions du français correspondent à un quota réduit, surveillé par l'idéologie dirigeante. Pendant le tout début du communisme on ne traduit que très peu de français, tous les ouvrages et auteurs étant bien ciblés. Dans ce sens, une traduction des *Fleurs du*

³Tourguéniev, 1948, *Bašti i sinove* (Otzy i deti [Pères et fils]), traducteur Konstantinov; Gogol, 1953-1955, *Izbrani sáčinenia* (Œuvres choisies), 6 volumes, Sofia, Bălgarski pisatel, équipe de traducteurs; Tolstoï, 1956, *Săbrani sáčinenia* (Œuvres complètes), 14 volumes, Sofia Narodna Kultura, équipe de traducteurs.

⁴Blok, 1944, *Dvanadesette*, poème, Sofia, Narizdat, traducteur Osinin.

Mal de Baudelaire, faite par Mixailov en 1930 et qui est rééditée en 1945, est un exotisme pour le terrain littéraire bulgare de l'époque⁵. Le choix des textes et des auteurs français (comme de tout auteur dits «de l'Ouest») est soumis à l'intérêt de l'idéologie, lequel tend vers les représentants du courant réaliste (Balzac)⁶ ou de la littérature d'aventure (Verne est l'auteur le plus traduit pour la période) ou vers l'œuvre des écrivains communistes (Tillard, Bory, Courtade et autres)⁷.

Cette rigidité politique ne concerne que les dix premières années, car celles qui suivent (1956-1975) montrent une réalité plus souple et une politique culturelle de plus en plus ouverte.

IV.2. La traduction et la période du dégel (1956-1975)

Les années 1956-1975 sont des années d'effervescence pour la traduction. C'est la période de la parution des ouvrages en plusieurs volumes pour les classiques russes. Ainsi Lermontov, peu représenté entre 1944 et 1950, a connu une nouvelle édition sous le titre *Poésies choisies* en quatre volumes, ainsi que cinq volumes d'œuvres choisies⁸, alors que Dostoïevski, quasiment interdit, paraît avec dix volumes d'œuvres choisies (1959-1960)⁹. Nous voyons que l'une des tendances de l'époque du dégel consiste à traduire et à éditer l'œuvre des classiques russes prise dans son intégralité, afin de donner une image plus complète de cette littérature. Autre changement: la façon dont on rédige les préfaces¹⁰. Pendant les années 50, les nombreux volumes d'un auteur sont accompagnés de préfaces qui se veulent quasi exhaustives mais sans valeur littéraire. Les auteurs essaient de tout écrire sur l'auteur, sa vie, son destin, son art, ses influences, etc. Un autre pas en avant est aussi le fait que ce sont des critiques bulgares qui rédigent ces textes, alors que la pratique d'avant consistait à reproduire les propos des critiques russes. Pendant cette période se

⁵Nous citons ici la référence donnée dans le livre *Čuždestranni pisатели na bălgarski ezik 1945-1971* (cité dans la bibliographie), qui ne nous fournit pas d'information sur l'éditeur.

⁶Balzac, 1952-1956, *Izbrani sáčinenia (Œuvres choisies)*, 4 volumes, Sofia, Narodna Kultura, équipe de traducteurs.

⁷Pour plus de détails sur les ouvrages traduits et leurs traducteurs voir *Čuždestranni pisатели na bălgarski ezik 1945-1971*.

⁸Voir Meteva: « M.U. Lermontov », in *Prevodna recepcija na evropejskite literaturi v Bălgarija*, 2001: p. 77.

⁹Dostoïevski, *Săbrani sáčinenia (Œuvres complètes)*, 10 volumes, Sofia, Narodna Kultura, équipe de traducteurs.

¹⁰A ce sujet, voir aussi Ančev 1993 (vol. 2): p. 123-129.

Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre tradition nationale et innovation par la traduction

forme une équipe de traducteurs, composée pour la plupart par des écrivains connus¹¹.

Au début de la période, en 1957, les traducteurs de français donnent au public bulgare les romans *Le rouge et le noir* (traduit par Dalčev) et *Salammbô* (traduit par Čakarov). Ce sont des traducteurs professionnels qui travaillent sur les textes et dont nous pouvons citer les noms tels que Konstantinov, Dalčev, Gačeva, Staleva, Panova, Čakarov, etc. Nous constatons qu'un grand nombre d'entre eux sont aussi des traducteurs du russe. Le français, malgré une longue et forte tradition, n'a pas les mêmes empreintes culturelles et donc n'est pas aussi largement connu des Bulgares que l'est le russe.

C'est peut-être pour cette raison que, selon Slavov (Slavov 1994: p. 150), les traducteurs d'autres langues (de l'Ouest) prennent seuls l'initiative de traduire un texte; la décision qu'un texte paraisse ou non dans le pays vient toutefois de la commission de l'idéologie, rattachée au Parti. Autrement dit, il n'y a pas une véritable demande, une véritable commande d'État pour traduire tel ou tel auteur «capitaliste». L'État ne fait que surveiller la quantité permise et la teneur politique exigée. Quant à la pratique de la traduction, il reste encore quelques expériences fâcheuses: des textes bulgares ne se conforment pas à leur original français mais à sa traduction russe.

Une autre remarque importante, concernant la qualité des traductions, est faite souvent par rapport au nombre des traducteurs et des rédacteurs travaillant sur un livre. C'est une critique qui reviendra régulièrement dans les analyses de traductions. Ainsi les chiffres données par Florin (Florin 1964: p. 5-17) pour analyser l'état des traductions pour les années 1958-1962, montrent qu'un livre est traduit par plusieurs traducteurs et corrigé par un ou deux rédacteurs, ce qui enlève de l'homogénéité à l'expressivité littéraire. Les traductions du russe sont les plus concernées par ce phénomène à cause du très grand nombre d'exécutants, alors même qu'un souci de qualité de traduction commence à se montrer.

Quant à la quantité, le rapport littérature traduite / littérature nationale augmente sensiblement, on traduit plus et de plusieurs langues, mais la plus représentée parmi les littératures étrangères reste toujours la littérature russe. Les premiers effets de l'ouverture culturelle se mesurent avec l'entrée de nouveaux auteurs, aussi bien russes que français, qui ne correspondent pas forcément aux concepts idéologiques en vigueur. La libéralisation en est peut-être la raison

¹¹Nous pouvons citer parmi d'autres les noms de Xarmandžiev, Podvărzačov, Dalčev, Konstantinov, Germanov, Radevski.

mais aussi l'habileté et la volonté des traducteurs et des rédacteurs de «faire passer» parfois un écrivain sous des couleurs plus politisées, soit dans la préface d'une traduction, soit dans un article de presse¹². Ainsi, à part certaines retraductions de classiques comme Pouchkine, Tolstoï et Fedine, le lecteur bulgare découvre aussi la création de Blok, un peu plus complète cette fois, la parution de la poésie d'Essenine ou d'Akhmatova et à la fin de la période celle de Tzvetaeva¹³. Du côté français la palette est très hétérogène et les auteurs traduits très divers. Nous pouvons citer quelques noms, plus au moins dans l'ordre des parutions sur le terrain littéraire bulgare. Ainsi une équipe de traducteurs professionnels, dont on exposera plus loin les mérites, donne au public bulgare des auteurs comme Bazin, Vercors, Perec, Saint-Exupéry, Barbusse, Montesquieu, Sand et autres¹⁴.

Mais la caractéristique la plus importante des traductions de cette époque est leur qualité. Non seulement elles s'effectuent par des traducteurs de haut niveau, mais elles soulèvent le débat sur la «bonne» traduction. Voilà que le regard vers l'autre change, les traducteurs se soucient de montrer non seulement un texte mais aussi le véritable «visage» de l'auteur. Ils se plient aux exigences de la vérité dans la traduction et se posent les questions suivantes: est-ce qu'on lit le «vrai» Pouchkine, le «vrai» Blok? Bien évidemment ce type de questionnement ne concerne que les grands auteurs, qui connaissent de multiples retraductions. Pour trouver des réponses, les théoriciens de la traduction commencent à ce moment à créer des critiques prescriptives¹⁵. Les préfaces des traductions deviennent plus thématiques et plus nuancées, elles sont écrites souvent par le traducteur. Quant à lui, il n'est plus anonyme mais prend bien sa place de «co-auteur» du texte étranger en bulgare. On parle de lui, on cite des noms de traducteurs qui parfois prennent la parole¹⁶.

¹²Pour plus d'information voir Slavov 1994: p. 166 et le chapitre « Le large chemin de la littérature ».

¹³Akhmatova, *Izbrana lirika (Œuvres lyriques choisies)*, Sofia : Narodna Kultura, 1974, traducteur: Nikolov; Essenine, *Izbrani stixotvorenia i poemi (Poésies et poèmes choisis)*, Sofia: Narodna Kultura, 1964, équipe de traducteurs; Tzvetaeva, *Izbrana lirika (Œuvres lyriques choisies)*, Sofia: Narodna Kultura, 1972, traducteur Nikolov.

¹⁴Pour plus de détails sur les ouvrages et les traducteurs des écrivains cités voir: *Čuždestranni pisатели na bălgarski ezik 1945-1971*, cité dans la bibliographie.

¹⁵Parmi ce type de critique nous pouvons citer l'ouvrage de Florin, 1964.

¹⁶Pour les traducteurs du russe à cette période nous pouvons rajouter vers les «anciens» les noms de Vaseva, Vladova, Furnadžiev, E. Meteva, Ljubenov, Kojčeva

Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre tradition nationale et innovation par la traduction

Pendant cette période, la critique littéraire (bulgare et russe) analyse souvent les influences des auteurs russes sur les écrivains et poètes bulgares, classiques et contemporains¹⁷. De nouvelles études plus exhaustives et non idéologisées se prononceront sur ces questions. Ce qui est important, c'est que la quantité et l'intensité de la traduction pour cette période ne sont certainement pas sans conséquence pour la littérature nationale.

Ainsi le canon littéraire s'ouvre et s'enrichit par la prise de position de la part des traducteurs. Cette ouverture dans le canon de la traduction va atteindre un degré important dans les années 80 et ce ne sera pas sans incidence sur le renouvellement de la prose.

IV.3. Les années 75-80 et la qualité de la traduction

Quelques événements importants marquent la traduction bulgare de cette période. La première est la création (1974) de l'Union des traducteurs, qui, avant cette date, faisait partie de l'Union des écrivains bulgares: les traducteurs reçoivent une autonomie institutionnelle. Six ans plus tard ils éditent leur propre revue, *Panorama*. La traduction est partout, sous tous les angles et dans des rubriques différentes: de nouveaux auteurs y sont présentés, les concours de traduction deviennent plus nombreux, la critique de traductions, des bilans d'une année de traduction, les portraits de traducteurs se multiplient¹⁸. On traduit des auteurs français comme Tournier (traduit par Georgieva), Yourcenar (Zaxarieva), Proust (Staleva) Butor (Vagenštajn), et beaucoup d'autres pour la prose; le lecteur bulgare peut désormais lire la poésie de Bonnefoy, Michaux, Guillevic, Deguy¹⁹ et bien d'autres. Nous pouvons remarquer que le choix est orienté surtout vers des auteurs plus contemporains avec des thématiques et des expressivités variées, dépassant souvent les concepts de l'idéologie en vigueur, ce qui montre bien la malléabilité des contours du canon. Ce choix, traduire les contemporains, est une politique ouverte des rédacteurs et des critiques littéraires, revendiquée dans les pages de la revue *Panorama*. L'intensité du travail est importante: en une quinzaine d'années les traducteurs «font entrer» la plupart des écrivains français contemporains.

parmi d'autres. Pour les traducteurs de français nous lisons surtout les noms de Gečeva, Projkova, Konstantinov, Stefanov, Popova, Staneva, Panov et autres.

¹⁷Par exemple: Ančev 1993.

¹⁸Voir la revue *Panorama*, les numéros entre 1980-1986.

¹⁹Kānčev 1983, *Kato pette prāsta na rākata (Comme les cinq doigts de la main)*, recueil de traductions de poésies françaises, Sofia, Narodna Kultura

Pour la littérature russe, les traducteurs rendent hommage à Tzvetaja, Khlebnikov, Mandelstam, Goumiliov et d'autres poètes. La littérature dissidente et le nom de Soljenitsyne ainsi que les noms des écrivains de l'émigration, comme Nabokov et Zamiatine apparaissent également pendant cette période. Une large place est accordée aussi aux auteurs contemporains comme Voznessenski, Rojdestvenski, Evtouchenko, Raspoutine, etc.²⁰

Ces changements dans le choix des auteurs étrangers marquent l'ouverture de la culture nationale; ils sont, aussi, un signe du développement de la littérature bulgare. Dans ce sens, un phénomène qui doit être étudié ultérieurement est l'approche de la recreation par la traduction. L'exemple peut être fourni par le poète bulgare Kăncev, dont la poésie est interdite d'édition à quelques reprises, y compris en 1980. Il s'adonne alors à la traduction. C'est à lui que le lecteur bulgare doit la parution de Deguy, Bonnefoy, Michaux et d'autres poètes français²¹. Pourtant l'écrivain bulgare avoue qu'il ne connaît pas le français ou très peu. Comment s'effectue alors la rencontre du «poète» et du «poète»? Ne serait-il pas question là d'une traduction-recreation? Une nouvelle forme du rapport littérature/ traduction qui pose des questions.

V. Conclusion

La littérature bulgare est traversée, depuis sa création, par la dynamique national / étranger qui revêt, suivant les périodes, des aspects un peu différents. C'est en tout cas par et grâce à la traduction qu'elle naît, au IX^e siècle; c'est encore par la traduction qu'elle s'enrichit, s'europeanise, se modernise et se diversifie au XIX^e et XX^e siècles, que cette ouverture soit volontaire, décidée par des hommes de lettres, écrivains, traducteurs (le plus souvent les deux à la fois), enrayée pour un temps (aux débuts du totalitarisme qui impose comme seul canon littéraire le réalisme-socialiste et les traductions de ses représentants soviétiques) ou imposée par le public et l'époque (à la faveur du dégel, par exemple). L'équation étranger – modernité, littérature traduite – littérature moderne prévaut encore maintenant, depuis les bouleversements qui ont précipité en Bulgarie la chute du régime communiste et l'avènement de la démocratie. La littérature traduite représente la part la plus importante du marché du livre à l'heure actuelle, même si, depuis la fin des années 1990, de plus en plus

²⁰ Voir pour plus de détail sur les œuvres traduites des auteurs cités *Prevodna recepcija na evropejskite literaturi v Bălgarija*, 2001.

²¹ Kăncev 1983.

Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre
tradition nationale et innovation par la traduction

de jeunes auteurs bulgares publient dans l'espoir de renverser, un jour,
le rapport d'exportation et de réception littéraire entre les langues-
cultures étrangères et la leur...

Marie Vrinat-Nikolov (INALCO, Paris)²²
Krassimira Tchilingirova (INALCO, Paris)²³

²²Marie Vrinat-Nikolov, maître de conférences habilitée à l'INALCO, travaille sur l'histoire de la littérature et de la traduction en Bulgarie et la réflexion sur la traduction littéraire. A traduit en français plusieurs écrivains bulgares.

²³Krassimira Tchilingirova, doctorante à l'INALCO sous la direction de Marie Vrinat-Nikolov. Travaille sur les problèmes des traductions du français et du russe dans la Bulgarie communiste.

Bibliographie

Ouvrages:

ANDREEVA, N., *Nemskata literatura v Bălgarija prez Văzraždane* (La littérature allemande en Bulgarie pendant le Réveil national), Sofia: Kralica Mab, 2001.

ANČEV, A., *Ruska klasičeska literatura* (La littérature classique russe), vol. II, Véliko Tărnovo: Pégase, 1993.

ARETOV, N., *Bălgarskoto Văzraždane i Evropa*, (Le Réveil national et l'Europe) Sofia: Kralica Mab, 1995.

DJUGMENDŽIEVA, P. et IVANOV, S., *Čuždestranni pisатели na bălgarski ezik 1945-1971* (Écrivains étrangers traduits en bulgare), Sofia: Narodna biblioteka «Kiril i Metodij», 1973.

FLORIN, S., *Našite prevodi na hudožestvena literatura 1958-1962* (Nos traductions littéraires 1958-1962), Sofia: 1964.

GAČEV, G., *Uskorenoto razvitie na kulturata*, (Le développement accéléré de la culture), Sofia: Zaxarij Stojanov, universitetsko izdatelstvo sv. «Kliment oxridski», 2003.

LEKOV, D., *Istorija na literaturata i na vāzpriematelja prez bălgarskoto vāzraždane*, (Histoire de la littérature et de sa réception pendant le Réveil national bulgare), t. 1, Sofia: Universitetsko izdatelstvo sv. «Kliment Oxridski», 2003.

KĀNČEV, N., *Kato pette prasta na rākata* (Comme les cinq doigts de la main), recueil de traductions de poésies françaises, Sofia, Narodna Kultura, 1983.

MANOLAKEV, X., *Ruskata prevodna beletristika prez bălgarskoto Văzraždane*, (La traduction de la littérature russe pendant le Réveil national bulgare), Sofia: Kralica Mab, 1996.

METEVA, E., *Prevodna recepcija na evropejskite literaturi v Bălgarija*, Sofia: Akademično izd. Marin Drinov, 2001.

SLAVOV, A., *Bălgarskata literatura na razmrziavaneto* (La littérature bulgare du dégel), traduction de l'anglais Dragomirecka, B., Sofia: Xristo Botev, 1994.

STOJANOV, M., *Bălgarska vāzroždenska knižnina*, (Les lettres bulgares du Réveil national), t. 1 i 2, Sofia: Nauka i izkustvo, 1957.

TRENDAFILOV, V., *Neizličimijat obraz v ogledaloto* (L'ineffaçable image dans le miroir), Sofia: Kralica Mab, 1996.

VRINAT-NIKOLOV, M., *Miroir de l'altérité: la traduction (deux exemples emblématiques de la constitution d'une langue-culture par la traduction en Europe: la Bulgarie et la France, IX^e-début XX^e siècle)*, Grenoble: ELLUG, 1996.

Création et diversification du canon littéraire bulgare (XIX^e–XX^e siècles): entre tradition nationale et innovation par la traduction

Rubriques d'articles dans les périodiques:

1982. «La traduction en 1981», *Panorama* n. 4, Sofia: Săjuz na prevodačite v Bălgarija.
1983. «La traduction en 1982», *Panorama* n. 4, Sofia: Săjuz na prevodačite v Bălgarija.
1984. «La traduction en 1983», *Panorama* n. 4, Sofia: Săjuz na prevodačite v Bălgarija.
1986. «La traduction en 1985», *Panorama* n. 4, Sofia: Săjuz na prevodačite v Bălgarija.
2004. VRINAT-NIKOLOV, M., «Le réalisme socialiste en Bulgarie: naissance et emprise sur la vie culturelle», *Les Cahiers slaves*, n. 8, Paris, Paris-IV, p. 203-210.

Recueils d'articles:

1976. *Izkustvoto na prevoda* (L'art de la traduction), Sofia: Narodna Kultura.
1977. *Izkustvoto na prevoda* (L'art de la traduction), Sofia: Narodna Kultura.
1981. *Prevodăt i bălgarskata kultura* (La traduction et la culture bulgare), Sofia: Narodna Kultura.
1984. *Majstori na prevoda. Portreti na vidni bălgarski prevodači* (Les Maîtres de la traduction. Portraits de célèbres traducteurs bulgares), Sofia: Narodna Kultura.
2000. *Prevodna recepcija na evropejskite literaturi v Bălgarija, (anglijska literatura)*, (Traduction et réception des littératures européennes en Bulgarie: littérature anglaise) Sofia: akademično izd. Marin Drinov.
2001. *Prevodna recepcija na evropejskite literaturi v Bălgarija (ruska literatura)*, (Traduction et réception des littératures européennes en Bulgarie: littérature russe), Sofia: akademično izd. Marin Drinov.